

Atelier autour des capacités de Nussbaum- 13 juin 2024

Corpus philosophique/littéraire n°1 : Nussbaum et Ernaux

Martha Nussbaum, *Capabilités*, texte 1

Si les femmes ont appris que l'éducation n'est pas pour elles, elles ne vont pas changer d'avis sur la base de nouvelles informations sur les avantages et les plaisirs de l'éducation. Certaines le feront, mais pas celles qui ont profondément intériorisé l'idée qu'une femme comme il faut ne va pas à l'école. En même temps, il n'est pas possible d'identifier les préférences qui représentent une adaptation à un état des choses injustes ou à une hiérarchie inique sans une théorie indépendante de la justice sociale, que l'approche utilitariste refuse de nous donner. [...] L'utilitarisme a bien des défauts, mais il a le grand mérite de prendre au sérieux les individus et leurs désirs et de respecter ce que veulent les gens. Certaines conceptions morales, en particulier dans la tradition kantienne, rejettent prématurément le désir, et le traitent comme un aspect animal et aveugle de la personnalité. Je considère au contraire que le désir est un trait de la personnalité qui manifeste intelligence, capacité d'interprétation et sensibilité aux informations sur le bien.

Capabilités. Comment créer les conditions d'un monde plus juste ? Paris, Flammarion, 2012, coll. Climats, p. 117-118

Annie Ernaux, *La Femme gelée*

L'auteur rapporte combien elle admire sa mère qui se plonge dans la lecture n'importe où, n'importe quand, et lui a donné ce goût pour les histoires qui ont développé son imagination.

Vivement que je sache lire, puis vivement que je comprenne ces longues histoires sans image qui la passionnent. Un jour vient où les mots de ses livres à elle perdent leur lourdeur ânonnante. Et le miracle a lieu, je ne lis plus des mots, je suis en Amérique, j'ai dix-huit ans, des serveurs noirs, et je m'appelle Scarlett, les phrases se mettent à courir vers une fin que je voudrais retarder. Ça s'appelle *Autant en emporte le vent*. Elle s'exclamait devant les clientes, « pensez qu'elle a seulement neuf ans et demi » et à moi elle disait « c'est bien hein ? ». Je répondais « oui ». Rien d'autre. Elle n'a jamais su s'expliquer merveilleusement. Mais on se comprenait. À partir de ce moment il y a eu entre nous ces existences imaginaires que mon père ignore ou méprise suivant les jours, « perdre son temps à des menteries, tout de même ». Elle rétorquait qu'il était jaloux. [...] je la hais, l'injure masculine « tu fais du roman, tu as trop d'imagination ma pauvre fille », prétexte à cacher toutes les entournures, les rendez-vous manqués, « non je t'assure que tu as trop d'imagination ». Moi je ne peux pas me souhaiter une mère qui n'aurait pas eu ce visage de plaisir devant les journaux et les livres, ne se serait pas envoyé sa petite part de folie hebdomadaire en s'enfermant loin des conserves et des clientes à crédit, de toute cette bouffe empaquetée, froide, et aurait trouvé que lire c'était perdre son temps. Elle me disait, les yeux brillants, « c'est bien d'avoir de l'imagination », elle préférerait me voir lire, parler toute seule dans mes jeux, écrire des histoires dans mes cahiers de classe de l'année d'avant plutôt que ranger ma chambre et broder interminablement un napperon. Et je me souviens de ces lectures qu'elle a favorisées comme d'une ouverture sur le monde ».

La Femme gelée, Paris, éd. Gallimard, coll. Folio, 1981, p. 24-27